

# TRAVAIL PRODUCTIF ET IMPRODUCTIF : DE QUOI PARLE-T-ON ?

Robin Goodfellow, Février 2008

## 1. Introduction.

Au cours des débats sur le mouvement anti-CPE de Mars 2006, la question du travail productif et improductif s'est, contre toute attente, réinvitée dans les travaux du réseau de discussion international. Ainsi une question théorique, à l'origine évacuée par la porte parce que « scolastique », trop complexe ou dénuée d'intérêt pour l'action, rentre par la fenêtre, mais c'est celle qui donne sur la rue. Ce qui a conduit la dernière discussion à l'AG du réseau à évoquer à maintes reprises le concept de travail productif est lié à la pression, dans cette assemblée, de la théorie communiste sur son analyse de la lutte des classes, en l'occurrence les luttes anti CPE 2006 et les luttes de banlieues 2005. En elle-même l'idéologie des participants ne serait pas parvenue à poser cette question conceptuelle qui est pourtant au coeur de la théorie communiste. Ce fût la question de l'influence des classes moyennes sur les luttes revendicatives qui ont conduit les camarades présents à admettre que la réalité du travail productif et de son exploitation était le soubassement de la division des classes dans le capitalisme et par conséquent à reconnaître une relative validité dans la méthode utilisée par les représentants du marxisme. Preuve s'il en était besoin, que dès que la lutte des classes commence, ne serait-ce qu'à frémir un peu, le besoin d'un cadre théorique solide, pouvant étayer des positions fermement établies se fait sentir. Preuve aussi que le travail théorique n'est pas un exercice en chambre, mais un besoin vital pour l'action révolutionnaire. Preuve aussi, hélas, de la faiblesse et de la dégénérescence théorique d'un mouvement marqué par les billevesées décadencistes, spontanéistes et idéalistes.

D'autre part, il découle de la distinction entre travail productif et improductif toute une série de conséquences sur la nature de la production capitaliste, la qualification de l'exploitation du prolétariat, les conditions de la reproduction de la société, l'évolution des classes sociales en présence, la nature de la révolution à venir, les tactiques que devra suivre le parti prolétarien vis-à-vis des classes moyennes, etc.

On voit donc que l'enjeu est bien loin d'être académique. Il a ses prolongements immédiats dans l'appréciation de la lutte de classes.

Il est surtout révélateur de la façon dont la mystification qui règne autour de la production marchande obscurcit la compréhension des relations et des échanges sociaux et généralise une vision qui est propre à l'économie bourgeoise vulgaire. Il serait paradoxal que des révolutionnaires ne mettent pas tout en œuvre pour battre en brèche cette mystification.

D'une manière générale, l'appréciation de ce qui relève du travail productif et du travail improductif est obscurcie par les considérations suivantes :

- le travail productif est confondu avec le travail salarié en général
- le travail productif est assimilé à la production d'un bien matériel, tangible
- le travail productif est considéré comme celui qui produit des biens socialement utiles
- le niveau de la rémunération et l'importance du salaire ainsi que le degré de qualification de la force de travail sont identifiés comme des critères d'appréciation de la nature productive ou improductive du travail.
- Assimilation entre le travail improductif et les dépenses improductives (ex. armements)

Dans un premier temps, nous critiquerons ces confusions et redonnerons des définitions à partir des textes de Marx.

Par la suite, nous préciserons en quoi cette question est primordiale pour le camp révolutionnaire :

- elle permet de poser correctement la question de la définition, aujourd'hui, des contours du prolétariat ;
- elle consiste à vérifier, par rapport aux prévisions faites, notamment par Marx, la validité de la théorie révolutionnaire ;
- elle renvoie à des questions politiques cruciales comme celles du rapport entre les classes dans la société actuelle et lors du futur affrontement révolutionnaire ;
- elle renforce la théorie en luttant contre toutes les expressions qui amènent finalement, politiquement, à un réformisme larvé, au pacifisme et à la négation de toute portée révolutionnaire de la lutte du prolétariat.

Enfin, nous reproduirons en annexe deux textes : l'un paru dans *Communisme ou Civilisation* (n°9) sur ces questions et sur lequel nous n'avons pas grand-chose à modifier aujourd'hui (si ce n'est l'utilisation du terme de « phase » que nous faisons à l'époque, à partir d'une traduction erronée de Marx proposée par Dangeville dans son édition du « chapitre inédit du *Capital*» chez 10/18) ; l'autre paru dans le cadre de la « Chronique de la crise » que nous écrivions au fil de l'eau pendant la crise des années 1990.

## **2 - Définitions : travail productif et improductif.**

### *2.1. Rappel des concepts de Marx.*

Chez Marx, la définition du travail productif est très claire, elle se fonde sur la production de plus-value et donc sur le fait que la force de travail - qu'elle produise des biens tangibles, des « choses » ou non - *s'échange contre du capital*.

« Là (dans le système capitaliste, N.D.R.) le but déterminant de la production, c'est la plus-value. Donc n'est censé productif que le travail qui rend une plus-value au capitaliste ou dont le travail féconde le capital » (Marx, *Capital*, Livre I, La Pléiade, Tome I, p.1002)

Fidèle à sa tâche scientifique qui était de dévoiler, derrière la mystification du capital, les véritables rapports économiques et sociaux, Marx ne part pas des aspects phénoménaux du travail (le fait que celui-ci soit « utile », qu'il produise un bien tangible ou qu'il soit mal payé par exemple), mais de l'essence des faits : il pointe directement vers ce qui fait du travail dans le mode de production capitaliste un rapport social particulier, rapport qui se caractérise par l'exploitation de la force de travail du prolétariat.

On voit donc bien l'enjeu crucial de cette question car c'est toute la problématique de l'exploitation, de la définition des classes et de la lutte des classes qui se dessine en arrière-plan.

« Désormais la notion de travail productif ne renferme plus simplement un rapport entre activité et effet utile, entre producteur et produit, mais encore, et surtout, un rapport social qui fait du travail l'instrument immédiat de la mise en valeur du capital.

Aussi l'économie politique classique a-t-elle toujours, tantôt instinctivement, tantôt consciemment, soutenu que ce qui caractérisait le travail productif, c'était de rendre une plus-value » (Marx, *Capital*, Livre I, La Pléiade, Tome I, p.1002)

Le prolétariat, classe productive est aussi dans le mode de production capitaliste la seule classe exploitée. A contrario, s'il existe un travail productif c'est qu'il existe également un travail improductif et des travailleurs improductifs.

Curieusement, c'est cela que nient nos adversaires. Il est vrai qu'il serait particulièrement difficile de défendre l'idée qu'il n'existe pas de travail productif... mais nous tâcherons de comprendre, dans la suite de ce texte, pourquoi il est si important pour eux de nier qu'il existe un travail improductif.

Continuons donc à voir avec Marx ce qu'est, *a contrario*, la définition du travail improductif.

« Toutes les fois que l'on achète le travail, non pour le substituer comme facteur vivant à la valeur du capital variable et l'incorporer au processus de la production capitaliste, mais pour le consommer comme valeur d'usage, comme service, le travail n'est pas du travail productif et le travailleur salarié n'est pas un travailleur productif. Son travail est alors consommé de manière improductive pour sa valeur d'usage, et non productivement, comme source de plus-value. » ... « Sa consommation ne constitue pas A-M-A', mais M-A-M (M étant le service ou le travail lui-même). Ici l'argent fonctionne seulement comme moyen de circulation, non comme capital. » (Marx, *Matériaux pour l'économie*, Oeuvres, Pléiade t.2 p.389)

Ainsi l'un des premiers critères permettant de déterminer si un travail (et donc un travailleur ou plutôt un groupe de travailleurs car l'individualisation de la question a peu d'intérêt en soi) est productif ou improductif, est de vérifier s'il est échangé contre du capital ou contre du revenu.

Ce critère est particulièrement important parce qu'il met au centre un élément crucial, celui du rapport social, au détriment d'un critère plus apparent, plus phénoménal comme par exemple celui de la forme du travail. Or c'est ce critère de la forme qui apparaît en premier à l'observateur qui se situe au niveau de l'apparence des phénomènes et ne cherche pas à aller plus avant, vers l'essence. Par exemple, un jardinier qui intervient pour une société de services sous contrat avec un propriétaire d'immeuble pour planter des rosiers, effectue un travail productif. Son patron, en tant que capitaliste, a avancé du capital pour le salarié, et il a cherché des contrats auprès de diverses entités comme ce propriétaire d'immeuble, une municipalité, une autre entreprise. Supposons maintenant que le samedi, pour arrondir ses fins de mois, ce jardinier se loue dans son village auprès des bourgeois possédant des résidences secondaires, le travail effectué dans ce contexte ne sera pas productif du point de vue du capital. C'est en effet avec son revenu que le propriétaire, fût-il par ailleurs capitaliste, le paie. Cet exemple est poussé à l'extrême : même type de travail, même prestation fournie, même individu, même effet final en terme de revenu pour celui-ci... ce qui montre bien que ce n'est pas, finalement, la bonne façon de poser le problème.

Le premier facteur discriminant est bien celui qui est lié à la position sociale des deux protagonistes dans l'échange, le rapport de travail qu'ils nouent entre eux : s'agit-il d'un rapport entre capitaliste avançant du capital et prolétaire vendant sa force de travail ou d'un rapport entre acheteur individuel utilisant son revenu et offreur d'un service particulier ? Redisons pourtant, et nous y reviendrons dans la deuxième partie de ce texte, qu'il est peu important de se poser ce type de question tant sur le plan de l'individu que sur celui du type de travaux effectués. L'exemple ci-dessus montre que, à l'extrême, une même personne pourrait être productive à certains moments et improductive à d'autres. Nous expliquerons que c'est aussi ce qui se passe à l'échelle sociale pour toute une catégorie de travailleurs.

Au-delà de l'échange de la force de travail contre du revenu, il y a un autre cas où nous avons affaire à du travail improductif, c'est lorsque le capital avancé est lui-même impliqué dans la sphère de la circulation (par ex. capital bancaire, commercial...)

« Nous avons vu, dans le deuxième volume, que la fonction du capital dans la circulation - les opérations M'-A-M qui assurent la conversion de la marchandise en argent et de l'argent en éléments de production - loin d'engendrer de la valeur et de la plus-value, en réduit la quantité à cause du temps qui est absorbé par la circulation. Ce que nous avons constaté en étudiant les métamorphoses du capital-marchandise sous sa forme exclusive n'est pas modifié, lorsqu'une partie de ce capital prend la forme de capital du commerce de marchandises et a ses transformations assurées par une partie spéciale du capital-argent et une catégorie déterminée de capitalistes. Par conséquent, si la vente et l'achat des marchandises ne créent ni valeur, ni plus-value lorsqu'elles sont effectuées par les capitalistes industriels, elles n'acquièrent pas plus cette vertu lorsqu'elles sont faites par d'autres personnes ; l'incapacité qui caractérise à ce point de vue la partie du capital social qui doit être disponible en argent pour que la reproduction suive son cours sans interruption, subsiste quelle que soit la personne, le capitaliste industriel ou tout autre capitaliste, qui en fasse l'avance. » Marx, Capital, Livre III, Chap. XVII, [http://www.marxists.org/francais/marx/works/1867/Capital-III/kmcap3\\_16.htm](http://www.marxists.org/francais/marx/works/1867/Capital-III/kmcap3_16.htm)

## 2.2. *Ce que le travail productif n'est pas.*

L'un des éléments essentiels dans la fabrication de l'idéologie par le capital, est la mystification. Marx a souvent relevé à quel point la réalité, dans le monde capitaliste, était travestie par le simple fait que les véritables rapports sociaux sont voilés par le système de la marchandise et de l'argent. C'est pourquoi, comme toute activité scientifique, la théorie communiste cherche à percer le voile des apparences pour aller vers l'essence des phénomènes. Ce que ne fait, évidemment pas le petit-bourgeois pour qui la « vérité » n'est autre que ce qu'il a sous les yeux. Il aura donc tendance à comparer phénoménalement deux formes de travail et à considérer qu'ils sont en soi identiques, parce qu'ils partagent certains caractères. Marx fustige cet esprit bourgeois incapable de différencier deux formes sociales et historiques différentes.

« Il faut toute l'étroitesse d'esprit du bourgeois, qui tient la forme capitaliste pour la forme absolue de la production, et donc pour sa forme naturelle, pour confondre ce qui est travail productif et ouvrier productif du point de vue du capital avec ce qui est travail productif en général, de sorte qu'il se satisfait de cette tautologie: est productif tout travail qui produit en général, c'est-à-dire qui aboutit à un produit ou valeur d'usage quelconque, voire à un résultat quel qu'il soit. » (Un chapitre inédit du capital)

On reconnaîtra là parfaitement le point de vue généralement défendu par la plupart des membres du réseau. Il revient à dire que tout travail salarié est productif.

« Le travail productif n'est qu'une expression ramassée pour désigner l'ensemble du rapport et la manière dont l'ouvrier et le travail se présentent dans le procès de production capitaliste. Par travail productif, nous entendons donc un travail socialement déterminé, qui implique un rapport bien précis entre vendeur et acheteur de travail. Ainsi, le travail productif s'échange directement contre l'argent-capital, un argent qui en soi est du capital, ayant pour destination de fonctionner comme tel et de faire face comme tel à la force de travail. Seul est donc productif le travail qui, pour

l'ouvrier, reproduit uniquement la valeur, déterminée au préalable, de sa force de travail et valorise le capital par une activité créatrice de valeurs et posant en face de l'ouvrier des valeurs produites en tant que capital. Le rapport spécifique entre travail objectivé et travail vivant qui fait du premier le capital, fait du second le travail productif. » (idem)

Nous reprenons ci-dessous ces différents arguments au moyen de la méthode des « contre-thèses et thèses » que Bordiga utilisait dans ses écrits.

- *Contre thèse* : tout travail salarié est du travail productif.

*Thèse* : Historiquement le salariat est né dans la sphère militaire. Par la suite, il s'empare dans un premier temps des travaux qui sont effectivement plutôt des travaux productifs, mais les classes moyennes (agriculteurs et paysans) peuvent être productifs, dans la sens de créer de la valeur (la production de plus-value étant spécifique au mode de production capitaliste) sans être salariés. Au fur et à mesure que les structures de l'organisation moderne qui correspond à l'être du mode de production capitaliste, l'entreprise, se mettent en place, elle généralise des fonctions nécessaires à sa gestion mais improductives, assurées par de nouvelles classes moyennes, salariées celles-là (employés de commerce, employés à la gestion, à l'administration des fabriques et des entreprises). De même, les fonctionnaires, improductifs, sont salariés. De ce fait, si le salariat représente aujourd'hui, dans les pays les plus développés, l'écrasante majorité de la population active, on ne peut pas en déduire que l'ensemble de cette part de la population active est productive. C'est une vision phénoménale et non scientifique.

« Avec le développement de la production capitaliste, tous les services se transforment en travail salarié et tous ceux qui les exercent en travailleurs salariés, si bien qu'ils acquièrent ce caractère en commun avec les travailleurs productifs. C'est ce qui incite certains à confondre ces deux catégories, d'autant que le salaire est un phénomène et une création caractérisant la production capitaliste. En outre, cela fournit l'occasion aux apologistes du capital de transformer le travailleur productif, sous prétexte qu'il est salarié, en un travailleur qui échange simplement ses services (c'est-à-dire son travail comme valeur d'usage) contre de l'argent. C'est passer un peu commodément sur ce qui caractérise de manière fondamentale le travailleur productif et la production capitaliste: la production de plus-value et le procès d'auto-valorisation du capital qui s'incorpore le travail vivant comme simple agent. Le soldat est un salarié, s'il est mercenaire, mais il n'est pas pour autant un travailleur productif. »

- *Contre-thèse* : le travail productif c'est celui qui produit un bien tangible, un objet concret.

*Thèse* : Pour qu'il y ait marchandise, il n'est pas nécessaire qu'il y ait un objet matériel concret. Un service peut-être une marchandise, dans ce cas le consommateur achète, par exemple du temps. Les fameux « services à la personne », dont on nous rebat les oreilles et qui ne sont que le témoignage de la façon dont la société capitaliste abandonne ses faibles (les malades, les vieux, les infirmes...), deviennent un secteur productif dès lors qu'il existe une demande solvable suffisante pour inciter des investisseurs de capitaux à créer des entreprises dédiées à produire cette marchandise et qui avancent leur capital sous forme de salaire pour recruter leur personnel. A la fin de la journée, le consommateur n'a entre les mains aucune marchandise concrète, mais il a été lavé, soigné, nourri.

« Lorsque nous parlons de la marchandise comme matérialisation où s'investit le travail – au sens de sa valeur d'échange – nous n'avons en vue qu'une existence imaginaire de la marchandise, existence uniquement sociale, qui n'a rien à voir avec sa réalité physique ; on se la représentera comme quantité déterminée de travail social ou d'argent. Il peut arriver que le travail concret dont elle est le résultat n'ait laissé sur elle aucune trace. » (Marx, Théories sur la plus-value, Editions Sociales, Tome I, p. 185)

- *Contre-thèse* : le travail productif c'est celui qui est socialement utile, et le travail improductif correspond à des tâches inutiles ou nuisibles.

*Thèse* : Le langage employé par la théorie révolutionnaire se doit d'être et de rester scientifique. Il n'y a rien de pire que lorsqu'on transforme ce qui est des concepts, bien définis, clairement déterminés, à partir d'une interprétation des mêmes termes dans leur usage courant. C'est pourtant ce que font nos adversaires lorsqu'ils assimilent, implicitement, productif à « utile » et improductif à « inutile ».

Il y a donc une tendance à « moraliser » les termes « productif » et « improductif » et à en faire des catégories de jugement. Or, le mode de production capitaliste contribue, notamment à travers les phénomènes du fétichisme de la marchandise et de la réification, à voiler les rapports sociaux, à travestir la réalité, à tout mettre sans dessus dessous. C'est le moins pour des communistes que de chercher à sortir des catégories imposées par la pensée bourgeoise et à ne pas bazarder NOS propres catégories lorsque celles-ci permettent de faire œuvre démystificatrice. Le seul critère d'application, qui correspond strictement à la définition que nous avons rappelée du travail productif, est de prendre en compte la production de plus-value.

« Le produit spécifique du procès de production capitaliste - la plus-value - est créé uniquement par l'échange avec le *travail productif*. Ce qui en constitue la *valeur d'usage spécifique* pour le capital, ce n'est pas l'utilité particulière du travail ou du produit dans lequel il s'objective, mais la faculté du travail de créer, la valeur d'échange (plus-value). » (Marx. Un chapitre inédit du capital, p.392).

Il nous faut distinguer ici entre ce qui est utile à l'espèce dans le cadre de sa reproduction et ce qui est productif pour le capital.

Par rapport à un besoin humain comme le fait de se déplacer par exemple, le secteur automobile est productif du point de vue du capital, tout en créant un cortège d'absurdités et de nuisances (centaines de milliers de morts et de blessés, gaspillage des ressources, pollution atmosphérique, temps perdu, individualisme forcené, etc.). Le MPC peut nous inonder de gadgets tous plus inutiles les uns que les autres, ces secteurs sont productifs du point de vue de la valorisation du capital. A l'inverse, des pans entiers de l'activité humaine qui seraient utiles d'un point de vue social, ou de nouvelles activités techniques par exemple, ne sont ni introduites ni développées parce qu'elles ne représentent aucun intérêt pour la valorisation du capital. Au mieux elles sont confiées dans certains cas à l'état (donc ce sont des dépenses improductives), au pire elles ne sont pas développées du tout. On peut voir par exemple dans le cas de l'écologie comment des activités se développent effectivement dès lors qu'elles peuvent devenir productives de plus-value (voir les investissements dans les énergies renouvelables par exemple ; ce ne sont pas des considérations abstraitement humanistes qui pousseront par exemple tel entrepreneur à prendre une concession d'éoliennes - à supposer qu'il s'agisse là d'un bon choix technologique -, mais le fait que cela puisse rapporter un profit).

Rappelons donc que le travail productif et improductif doit être jugé comme tel *du point de vue du capital* et non pas d'un point de vue moral<sup>1</sup>. Un travail peut être nuisible vis-à-vis du développement humain et totalement productif vis-à-vis du capital. A l'inverse un travail peut-être utile socialement et improductif comme le travail des pompiers par exemple.

« De ce qui précède, il résulte que le fait, pour le travail, d'être productif n'a absolument rien à voir avec le contenu déterminé du travail, son utilité particulière ou la valeur particulière dans laquelle il se matérialise.

Par conséquent du travail dont le contenu reste inchangé peut-être à la fois productif et improductif. » (Ibid. p. 393)

- *Contre-thèse* : en parlant du travailleur collectif, Marx a montré que le produit ne dépendait plus de la seule dépense de travail individuel, mais faisait appel à la coopération de travailleurs nombreux, *donc l'immense majorité des travailleurs salariés sont des travailleurs productifs*.

*Thèse* : Le travail productif n'est pas totalement mesurable individuellement et c'est une erreur méthodologique que de chercher à identifier, prolétaire par prolétaire, lequel est plus ou moins productif et à quel moment. Nous avons déjà évoqué le cas du jardinier qui rend des services le samedi. Marx parle du travailleur collectif *dans l'atelier ou l'usine* (pour ce qui concerne le procès de production), alors que nos adversaires le situent au niveau de la société<sup>2</sup>.

« Avec le développement de la soumission réelle du travail au capital ou mode de production spécifiquement capitaliste, le véritable agent du procès de travail total n'est plus le travailleur individuel, mais une force de travail se combinant toujours plus socialement. Dans ces conditions, les nombreuses forces de travail, qui coopèrent et forment la machine productive totale, participent de la manière la plus diverse au procès immédiat de création des marchandises ou, mieux, des produits-les uns travaillant intellectuellement, les autres manuellement, les uns comme directeur, ingénieur, technicien ou comme surveillant, les autres, enfin, comme ouvrier manuel, voire simple auxiliaire. Un nombre croissant de fonctions de la force de travail prennent le caractère immédiat de travail productif, ceux qui les

---

<sup>1</sup> Cette inversion commune dans l'idéologie ordinaire vient favoriser la confusion consistant à ne concevoir la racine de la critique du capitalisme qu'au nom des intérêts généraux de l'humanité (PI par exemple) et non en raison de sa nature : un système d'exploitation du travail vivant pour la production de plus-value et sa transformation en capital. Ce n'est donc pas de la défense des intérêts du prolétariat mais de celle de tous les honnêtes hommes qu'il est, dans ces milieux, de bon ton de se réclamer. Pour cette pensée humaniste, c'est le développement maximum de la conscience au sein des êtres humains, éclairés grâce à leur pensée profonde, qui permettra le développement de l'action révolutionnaire. D'où leur aversion pour une représentation de la classe révolutionnaire fondée sur le travail productif, leur haine viscérale des luttes dites « économiques » et globalement de la vie des prolétaires réels et enfin, sur le terrain purement politique, du principe du Parti Communiste et celui de la dictature du prolétariat.

<sup>2</sup> Voir par exemple, comme illustration typique, ce passage d'un texte d'Adam Buick : « Elle ignore le concept de "travailleur collectif" introduit par Marx pour expliquer le fait que le processus de la production elle-même n'était plus effectué par des individus isolés mais par une collectivité composée de tous les travailleurs, y compris des "cols blancs", d'une unité de production et travaillant comme un tout. Il est vrai que Marx se referait à ce phénomène surtout au niveau de l'usine, mais *il semble légitime de l'étendre aujourd'hui au niveau de la société* (souligné par nous RG). Aujourd'hui, presque tous les travailleurs contribuent, soit directement, soit indirectement, à la production du produit social, y compris sa partie plus-value; les instituteurs, par exemple, en formant la force de travail des futurs producteurs. » (Sur la définition du prolétariat et du travail productif, 7 Juillet 2003)

exécutent étant des ouvriers productifs directement exploités par le capital et soumis à son procès de production et de valorisation.

Si l'on considère le travailleur *collectif* qui forme l'atelier, son *activité* combinée s'exprime matériellement et directement dans un *produit global*, c'est-à-dire une *masse totale de marchandises*. Dès lors, il est parfaitement indifférent de déterminer si la fonction du travailleur individuel - simple maillon du travailleur collectif - consiste plus ou moins en travail manuel simple. L'activité de cette force de travail globale est directement consommée de manière productive par le capital dans le procès d'autovalorisation du capital: elle produit donc immédiatement de la plus-value ou mieux, comme nous le verrons par la suite, *elle se transforme directement elle-même en capital*. » (*Idem* – Voir également la traduction différente de ce passage dans Pléiade t.2 p.388)

En lisant attentivement le passage de Marx ci-dessus, on voit que ce dont il est question c'est de considérer la nature du travail productif en évitant de l'assimiler à la pure et simple dépense physique de travail manuel. Là encore, il s'agit de dévoiler la mystification et de comprendre un rapport social au-delà des apparences. De même que le travail productif ne se réduit pas à la fabrication d'objets concrets, il ne concerne pas seulement, parmi l'ensemble de ceux qui opèrent le procès de travail, les individus qui sont en contact direct, physique, tangible, avec la matière transformée et produite. Nous nous situons ici dans la subordination réelle du travail au capital, où la science est incorporée à la production. Par conséquent, les résultats des travaux antérieurs, les théories, les méthodes, bref tout le fruit d'un travail passé et d'un travail collectif sont les conditions pour que s'exerce l'activité immédiate du travail productif. C'est en ce sens que Marx évoque le travailleur collectif qui, dans l'atelier ou l'usine, peut dès lors intégrer le contremaître, l'ingénieur, le technicien, (lesquels font, en ce sens, bien partie du prolétariat, même si la statistique bourgeoise les assimile aux classes moyennes, dont ils ont tendance d'ailleurs à épouser le mode de vie et l'idéologie<sup>3</sup>). Il convient, en même temps de ne pas assimiler la totalité du travail fourni par ces catégories à du travail productif ; comme nous l'avons déjà dit il existe une relative interpénétration entre travail productif et improductif. La valeur créée est une fonction de cette force de travail collective, qui est à la fois productive et improductive (par exemple le dirigeant de l'entreprise, dans sa fonction spécifiquement capitaliste est improductif).

Mais passer du niveau de l'atelier au niveau de la société aboutit à des erreurs : le chercheur du Cnrs ne fait pas partie du travailleur collectif et n'est, à ce titre, pas un travailleur productif, pas plus que l'enseignant du supérieur qui forme les futurs ingénieurs, ni le journaliste qui écrit dans les revues techniques ou de vulgarisation. Il est difficile, sauf à tomber dans la litanie des métiers et dans l'examen infini de chaque situation particulière, de distinguer nettement les catégories en fonction de leur caractère productif ou improductif. Ce serait verser dans la métaphysique et, d'une certaine manière remettre en cause ce qui a été dit plus haut sur le fait que les deux aspects étaient souvent interpénétrés. Au sein même du travail improductif, certains travaux se révèlent *indirectement* productifs, notamment ceux qui relèvent de la production et de la reproduction de la science. Mais élargir le statut de tous les « travailleurs intellectuels » à celui de prolétaire au prétexte qu'ils feraient partie d'un « travailleur collectif » serait abusif. La citation ci-dessus montre bien que Marx rattache la notion de travailleur collectif à l'atelier et pour une part à l'usine, et ne l'étend pas à la société toute entière<sup>4</sup>.

<sup>3</sup> A l'inverse, il y a des « vraies » classes moyennes, improductives, dont les membres vivent des conditions de vie proches de celles du prolétariat, sans toutefois en faire partie.

<sup>4</sup> Sans donc commettre cette erreur, il serait malgré tout intéressant de poursuivre l'analyse de Marx en intégrant le développement des formes de coopération introduites dans l'entreprise moderne et impliquant la coopération

- *Contre-thèse* : seul le travail des ouvriers est productif.

*Thèse* : Il s'agit là toujours de la même erreur consistant à analyser la question du travail productif et improductif à partir des *formes* du travail et non du rapport social qui le sous-tend. Si tout le travail ouvrier, soumis directement au capital, est productif, tout travail productif n'est pas ouvrier. Si au 19<sup>e</sup> siècle les deux niveaux avaient tendance à se confondre, l'évolution du mode de production capitaliste a introduit un brouillage de ces catégories. Nous l'avons vu ci-dessus avec les techniciens et les catégories chargées de relayer l'intégration des résultats scientifiques à la production (ingénieurs, etc.). Nous l'avons vu également en considérant le secteur des services, qui ne produit pas de biens matériels tangibles. De même, on peut observer, - encore manque-t-on de statistiques fiables- une relative porosité entre les travailleurs productifs et improductifs comme nous l'avons montré dans notre texte sur le Cpe, étudiants travaillant chez McDonald's, jeunes prolétaires enchaînant des travaux intérimaires dans diverses branches, ouvrières licenciées devenant nourrices ou gardes d'enfants, etc.

- *Contre-thèse* : seul le travail de l'industrie est productif.

*Thèse* : les catégories de secteur primaire (agriculture), secondaire (industrie) et services (tertiaire) sont des catégories forgées de toutes pièces par l'économie politique, qui envisage de plus cette catégorisation comme une succession historique, l'industrie prenant le relais de l'agriculture, avant d'être supplantée elle-même par les services<sup>5</sup>. Or, le prolétariat existe dans tous ces secteurs, à commencer par le prolétariat agricole. Quant aux services, ils constituent aussi un secteur dans lequel le prolétariat et donc le travail productif sont nécessairement présents (par exemple le transport, la réparation, la maintenance...). D'un autre côté, tant dans l'industrie que dans les services ou l'agriculture, nous avons également le développement d'un travail improductif, notamment dans toutes les tâches liées à la circulation du capital (banque, assurance, marketing, publicité...). Une des erreurs théoriques importantes qu'engendre cette vision consiste à se concentrer sur la production industrielle comme seule mesure du développement de l'économie capitaliste et de son cycle, alors que la valeur et la plus-value sont produites, à des degrés différents, dans tous les secteurs.

### **3. Travail productif, travail improductif et classes sociales.**

Bien évidemment, la distinction entre travail productif et improductif n'est pas seulement utile d'un point de vue scientifique, elle est aussi importante en termes d'action politique et de tactique, notamment parce que c'est aussi autour de cette distinction que se distribue la répartition de la population en classes sociales distinctes, dont les intérêts sont différents, et, dans le cas du prolétariat et de la bourgeoisie, irréductiblement opposés. Ci-dessus, nous avons pu voir aussi comment les formes modernes du salariat contribuent, dans certains cas à brouiller les frontières et comment certains pans du prolétariat et/ou des classes moyennes oscillent entre les deux catégories.

Nous avons vu les différences entre le travail productif et le travail improductif. Marx explique que, historiquement, les deux formes sont appelées à croître : augmentation du nombre de travailleurs productifs et parallèlement augmentation (encore plus rapide) du nombre de travailleurs improductifs.

---

de producteurs distants, notamment à l'échelle internationale (lorsqu'une marchandise est le produit de la coopération d'ouvriers nombreux disséminés dans plusieurs pays, d'ouvriers du transport, de la logistique, etc.) De ce point de vue, la forme technique s'est complexifiée et fragilisée à la fois (toute rupture en un endroit de la chaîne entraîne la paralysie de l'ensemble).

<sup>5</sup> Si l'on en croit les statistiques, en France l'industrie n'aurait jamais été prépondérante. On serait directement passé de la domination de l'agriculture à celle des services.

La tendance générale de ce mouvement aboutit donc à un accroissement relatif de la classe moyenne par rapport au prolétariat, lequel augmente également mais seulement en termes absolus. Traçant la perspective du développement capitaliste sous l'effet d'une croissance de la productivité du travail<sup>6</sup>, Marx écrit :

« Supposons que, grâce à la productivité de l'industrie, on en soit arrivé à ce que 1/3 de la population seulement, au lieu de 2/3 auparavant, participe désormais directement à la production matérielle. Un tiers fournit désormais les subsistances pour les 3/3, alors qu'avant 2/3 les fournissaient pour 3/3. Avant 1/3 était du *revenu net* (distinct du revenu de l'ouvrier) maintenant 2/3. En faisant abstraction de l'opposition entre les classes, la nation aurait besoin maintenant non plus de 2/3 comme auparavant, mais de 1/3 de son temps pour la production directe. Avec une répartition équitable tout le monde aurait 2/3 de temps à consacrer aux travaux improductifs, aux loisirs. Mais dans la production capitaliste tout paraît contradictoire, tout l'est. L'hypothèse n'implique pas que la population reste stationnaire. S'il y a accroissement des 2/3, il y a également accroissement de 1/3. A considérer *la masse*, un nombre de plus en plus grand pourrait donc être occupé dans le travail productif. Mais relativement, par rapport à la population totale, il y aurait toujours 50 pour cent de moins que précédemment. Ces 2/3 se composeraient alors en partie des détenteurs du profit et de la rente, en partie des ouvriers improductifs (mal payés à cause de la concurrence également), qui aident les premiers à manger leur revenu, mais leur donnent en échange un équivalent en services, à moins qu'ils ne le leur imposent, tels les travailleurs politiques improductifs. On pourrait supposer que – à l'exception des larbins, soldats, matelots, agents de police, fonctionnaires subalternes, etc., maîtresses, garçons d'écurie, clowns, *jongleurs* – ces travailleurs improductifs seraient dans l'ensemble plus cultivés que ne l'étaient précédemment les travailleurs improductifs et que notamment le nombre des artistes, musiciens, avocats, médecins, savants, maîtres d'école, inventeurs, etc. mal payés se serait accru aussi.

Au sein de la classe productive elle-même aurait augmenté le nombre des intermédiaires commerciaux, mais surtout celui des personnes employées à la construction de machines, de chemins de fer, dans les mines ; en outre les travailleurs agricoles occupés à l'élevage, les travailleurs employés à la production de matières chimiques minérales pour les engrais ; aussi le nombre des cultivateurs qui cultivent des matières premières pour l'industrie augmente par rapport à ceux qui produisent des vivres et celui de ceux qui produisent des aliments pour le bétail augmente par rapport à ceux qui produisent des aliments pour les hommes (...) le nombre des ouvriers agricoles diminuera par rapport aux ouvriers de manufacture. Les ouvriers de luxe augmenteront enfin, parce que le revenu, devenu plus grand, consommera plus de produits de luxe. » (Marx, Théories sur la plus-value, Editions Sociales, Tome 1, p. 243-244)

Mais pourquoi le capital développerait-il le travail improductif puisque celui-ci, par définition, ne lui rapporte rien et même lui coûte en faux-frais ?

En premier lieu, il y est obligé car une partie de ces fonctions improductives lui sont nécessaires pour sa gestion, et dans la sphère de circulation du capital, pour réaliser le capital et la plus-value. Au sein des entreprises (l'entreprise étant la forme juridique moderne de l'unité au sein de laquelle s'effectue la production et la reproduction de la société), nous constatons le développement constant des fonctions liées à l'encadrement, à la surveillance, et à l'accomplissement des fonctions utiles pour le capital comme le marketing, la publicité, la

---

<sup>6</sup> Pour ne pas alourdir le texte, nous renvoyons à un commentaire détaillé de cette citation en annexe.

gestion, etc. Ces fonctions sont plus ou moins parasitaires. Le capital avancé dans ces activités participe à l'établissement du taux de profit moyen et ici comme ailleurs, il cherche à rationaliser l'action des travailleurs employés de façon improductive.

D'autre part, l'hypertrophie de l'appareil d'état nécessaire pour administrer et encadrer le développement de la société, pèse en même temps lourdement sur la rentabilité globale du capital – d'où les discours récurrents sur la nécessité de dégraisser l'appareil d'état. (La France constitue un bon exemple, les fonctionnaires y représentent 25% des travailleurs salariés, voir la célèbre analyse de Marx sur le développement de l'état en France dans « Le 18 Brumaire de Louis-Napoléon Bonaparte »).

Il faut également citer le développement du capital fictif et de la rente foncière qui favorise le développement d'intermédiaires improductifs (courtiers, agents immobiliers, experts en placement...)

Au fond du développement de toutes ces catégories réside leur rôle économique qui est de consommer, gaspiller, dilapider la plus-value, fonction que la classe capitaliste ne peut accomplir pleinement, d'une part car elle reste physiquement limitée par le nombre, et d'autre part car elle est partagée entre la passion de l'accumulation et la passion de la dépense. Le développement effréné de la force productive du travail la conduit à développer en même temps que la plus-value la masse des marchandises dans des proportions considérables (conflit valorisation/dévalorisation). Il convient donc de freiner cette tendance inhérente à l'accumulation, résultat obtenu grâce au développement des classes moyennes dont le rôle social est de consommer cette plus-value et par là-même limiter les effets de l'accumulation. Le développement de ces classes est en plus un formidable rempart économique et social entre le capital et le travail.

« Ce qu'il (Ricardo, N.D.R.) oublie de souligner, c'est l'accroissement constant des classes moyennes qui se trouvent au milieu, entre les ouvriers d'un côté, le capitaliste et le landlord de l'autre, qui se nourrissent pour l'essentiel directement et dans une proportion de plus en plus grande de revenu, qui pèsent comme un fardeau sur la classe ouvrière et qui accroissent la sécurité et la puissance sociales des dix milles familles les plus riches. » (Marx, Théories sur la plus-value, Editions Sociales, T.2, P.687)

Le capital, au cours de son développement, libère une puissance énorme qu'il est incapable de canaliser, puissance considérable qu'il faut dissiper car sinon elle fait exploser la société. Il doit donc la dilapider en développant le parasitisme, les travaux inutiles. La classe moyenne moderne, salariée a pour fonction sociale, entre autres, de jouer ce rôle de dilapidation de la plus-value. Ainsi, un avantage que retire le capital de cette croissance du travail improductif, c'est de développer une classe moyenne qui d'une part lui permet d'éponger le surplus social en étant axée sur la consommation, et d'autre part lui sert d'amortisseur social dans la lutte des classes. L'existence et le développement de cette classe intermédiaire d'un nouveau type, distincte des anciennes classes moyennes productives ont été anticipés par Marx, même s'il y a peu d'éléments dans son œuvre.

Pour Marx, la production capitaliste, avec le développement de la productivité du travail et de la plus-value relative, (forme de la plus-value caractéristique de la subordination réelle du travail au capital), tend à accroître, relativement, le travail improductif par rapport au travail productif, la masse de ceux qui vivent du surtravail, du « produit net », par rapport à ceux qui vivent du travail nécessaire.

« L'idéal suprême de la production capitaliste est – en même temps qu'elle augmente de manière relative le produit net – de diminuer autant que possible le nombre de ceux qui vivent du salaire et d'augmenter le plus possible le nombre de ceux qui vivent du produit net. » (Marx, Chapitre inédit du Capital, 10/18, p. 245)

Tout ceci montre également l'énorme pression qui pèse sur les épaules du prolétariat. On voit aussi du même coup là où sont possibles de formidables gains de productivité dans la société future – tout en abaissant sensiblement le temps de travail – , ne serait-ce par exemple qu'en centralisant la production en faisant sauter le carcan de l'entreprise propriétaire, et en généralisant le travail productif à l'ensemble des membres de la société.

Ce développement de la force productive du travail, dans la perspective d'obtenir le maximum de plus-value, a pour effet d'accroître le taux et la masse de la plus-value produite par ouvrier (toutes choses égales par ailleurs), tandis que la quantité des marchandises fabriquées augmente également et ce, relativement plus rapidement. Par la même occasion est rendue possible, corrélativement à la hausse de l'exploitation, l'existence d'une classe moyenne qui vivra du surtravail.

#### **4 – Conséquences théoriques et pratiques pour le camp révolutionnaire.**

Nos adversaires n'ont en général qu'un goût modéré pour le travail théorique et nous renvoient volontiers une image de théoriciens en chambre. Pour eux, l'étude du caractère productif ou improductif du travail ou de telle ou telle catégorie de travailleur s'apparente à la discussion sur le sexe des anges<sup>7</sup>. Or, la question du travail productif et improductif a été soulevée une nouvelle fois à propos de la définition du caractère de classe d'un mouvement (lors de la discussion sur le mouvement étudiant dit « anti-cpe » du printemps 2006). C'est dire à quel point ce que l'on cherche à nier d'un côté revient en force de l'autre ; ces questions sont en fait cruciales pour déterminer l'attitude du parti du prolétariat, notamment vis-à-vis des classes moyennes.

Cependant la distinction travail productif / travail improductif ne recoupe pas, historiquement, totalement la distinction prolétariat/classes moyennes anciennes (artisans, paysans, qui ne naissent pas sur la base du mode de production capitaliste développé).

Lorsque prédomine la subordination formelle du travail au capital, la société est encore largement composée de paysans, d'artisans, dont le travail est créateur de valeur, mais que la théorie communiste considère comme des classes moyennes, au sens où elles sont placées entre la bourgeoisie et le prolétariat. Les classes moyennes anciennes produisaient de la valeur mais pas de plus-value. Elles diminuent constamment, à l'instar des boutiquiers ou des petits paysans propriétaires. Les modernes ne produisent rien. Elles augmentent, en faisant pression sur le prolétariat, comme nous l'avons montré plus haut, à la suite de Marx.

De même que la tactique vis-à-vis de ces classes (notamment la paysannerie) a constitué un enjeu théorique et pratique fondamental pour tout le mouvement communiste au 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècle, de même, les communistes aujourd'hui ne peuvent faire l'impasse sur cette question, ni se réfugier derrière le mythe du caractère productif de la totalité du salariat, car cette position amène à de graves déviations, comme nous allons le montrer ci-dessous.

Dans la tactique défendue historiquement par le parti communiste, le prolétariat devait procéder à la conquête et au ralliement d'une partie de ces classes moyennes, comme on a pu le voir concernant la paysannerie, avec la révolution russe. Mais ces classes sont vouées à diminuer considérablement avec l'expansion du mode de production capitaliste, ce que la théorie prévoyait et qui s'est avéré (on a moins de 3% de la population active employée dans l'agriculture aujourd'hui en France par exemple – mais la part du salariat y est croissante - et ce phénomène était largement anticipé dans des pays de développement capitaliste plus moderne comme l'Angleterre ou l'Allemagne). Le déclin de ces anciennes classes moyennes,

---

<sup>7</sup> Adam Buick s'était même indigné il y a quelques années que nous revenions sur le sujet qu'il avait déclaré lui-même (on ne sait au nom de quoi) « clos » (voir texte cité de Juillet 2003).

facteur de conservatisme dans la société pouvait être vu comme un fait positif par les révolutionnaires. C'est ainsi que Trotski par exemple, dans « Terrorisme et communisme », voyait dans ces classes sociales un des fondements de l'idéologie démocratique et expliquait ainsi ce qu'il voyait comme le déclin historique de la démocratie.

D'un autre côté, le capitalisme moderne, avec la prédominance de la subordination réelle du travail au capital voit croître considérablement, parallèlement au prolétariat, des classes moyennes salariées, qui œuvrent dans la sphère de la distribution, de l'administration, publique ou privée, quand il ne s'agit pas de purs et simples parasites.

Ainsi, lorsqu'on parle des classes moyennes dans le passé, on y inclut aussi bien des éléments improductifs (bureaucrates, employés de commerce) que productifs (paysans, artisans...)

C'est pourquoi, dans cette partie, nous aborderons les conséquences auxquelles aboutit forcément l'adoption du point de vue de nos adversaires selon lequel l'immense masse de la population au travail est composée de travailleurs productifs.

Il ne semble même pas que nos contradicteurs soient conscients de l'énormité des conséquences théoriques et politiques de leur position. Pour eux, au départ, il est tout simplement devenu inutile de parler de ces vieilleries, de ces concepts obsolètes, la discussion n'a plus de raison d'être. Or, s'ils dressent malgré tout l'oreille lorsqu'elle leur revient par le biais d'un mouvement de contestation sociale, il serait intéressant de les alerter sur les conséquences auxquelles les mène tout droit leur abandon de cette distinction (entre travail productif et travail improductif) : rien de moins qu'à **l'abandon de toute position révolutionnaire**.

Quant à l'enjeu pratique, la question pourrait très pragmatiquement se résumer à cette interrogation : où est l'ennemi ? Si la condition de prolétaire est définie par le montant du salaire, par les « conditions de vie », si la distinction entre travail productif et improductif n'existe pas, alors ce que le prolétariat aura à abattre c'est une toute petite minorité de privilégiés, solidement appuyés par leur police et leur armée. Dès lors que tout salarié est un prolétaire, c'est 90% de la population des grands pays modernes qui forment le corps de la révolution.

Or, que serait une révolution faite dans ces conditions ?

a) Elle pourrait être peu violente, un simple basculement du rapport de forces dans un moment de crise sociale aiguë. La minorité d'improductifs, ici assimilée à la classe capitaliste pure pourrait être rapidement matée ou en tous les cas mise hors d'état de nuire. La conséquence politique en est claire : ce point de vue pousse au pacifisme, à la conciliation, au rejet de la violence révolutionnaire, à un parti communiste (oh pardon !, il n'y a plus, évidemment, besoin de parti), timoré dans son discours et dans ses actions.

b) Elle serait avant tout un fait de conscience et non pas le résultat d'un processus historique matériel produit par les évolutions complexes de la société. L'immense masse des « prolétaires » (c'est-à-dire, dans leur conception, des salariés), largement majoritaires n'a qu'à devenir consciente de sa force pour prendre le pouvoir. Le principal travail des révolutionnaires serait dès lors d'argumenter, sans relâche, pour convaincre le prolétariat de la nature de sa tâche<sup>8</sup>. Cette vision est totalement en rupture avec la théorie de l'aliénation de Marx qui montre que seule la classe productive, dans la mesure où elle produit et reproduit matériellement l'ensemble de la société, est capable d'élaborer la théorie et de conduire la pratique du renversement de cette société. Dans la mesure où seul le travail productif produit son contraire : le capital, il est à la fois le seul à être véritablement aliéné et le seul à pouvoir renverser les conditions de cette aliénation. Si cette action est humainement révolutionnaire,

---

<sup>8</sup> Les travaux de Raoul sur la question de la « visibilité du projet révolutionnaire » en sont un exemple.

c'est que : « tout l'asservissement de l'homme est impliqué dans le rapport de l'ouvrier à la production et que tous les rapports de servitude ne sont que des variantes et des conséquences de ce rapport. » (Manuscrits de 1844, Editions sociales, 1968, p.68). Le but historique du prolétariat n'est pas d'instaurer une nouvelle société de classes, parce que le développement de la base matérielle de la société a atteint le niveau où seule l'abolition des classes peut permettre un développement social ultérieur.

Si, dans son mouvement le prolétariat ne pourra vaincre que s'il est capable d'entraîner derrière lui la masse de la classe moyenne, en revanche les révoltes de celles-ci sont insuffisantes pour menacer véritablement la puissance du capital, car elles ne possèdent pas le levier qui permettrait de le renverser. Mais Marx disait aussi, dans un autre contexte, que les classes moyennes délivrent au prolétariat le « ticket d'entrée » sur la scène de la révolution.

c) Mais surtout, au fond, la négation du travail improductif voudrait dire aussi que le communisme n'est pas mûr, car on masque ainsi l'énorme progression de la productivité du travail, elle-même masquée par la croissance relative du travail improductif. Nos « révolutionnaires » en arrivent ainsi à masquer et à nier l'ampleur de l'exploitation dont est victime le prolétariat. L'énorme croissance des taux de productivité depuis la deuxième guerre mondiale n'ont évidemment pas la même signification si on les ramène à 90% de la population active, considérée comme productive, ou au prolétariat réel. Dans un cas, on a une constance relative de l'exploitation, dans l'autre cas une preuve concrète de l'extraordinaire intensité de l'exploitation qui repose sur les épaules du prolétariat. Renoncer à la distinction entre travail productif et improductif, c'est renoncer à l'idée même d'exploitation du prolétariat.

Mais d'où vient la possibilité matérielle même du communisme, sinon de la croissance potentiellement infinie de la productivité du travail dans le mode de production capitaliste ?

Si la base productive est celle que décrivent nos adversaires, alors contrairement aux apparences, puisqu'elle repose sur une plus grande quantité de travailleurs, c'est une base étriquée. Cela signifie que la productivité individuelle n'est pas si forte que cela. Cela signifie surtout qu'il existe peu de possibilités d'accroître encore, socialement ces marges de productivité.

Où résiderait alors la possibilité de réduire drastiquement le temps de travail nécessaire, condition du développement social de l'individu à travers l'expansion du travail libre ?

Si tout le travail actuel ou presque, est productif, on ne voit pas bien quelle marge existerait pour atteindre l'un des buts fixés, ne serait-ce que pour la période de transition, d'une réduction du temps de travail global d'au moins de moitié. Par ailleurs cela voudrait dire que la capacité de production de richesse de la société est somme toute restée assez faible si cette capacité doit être distribuée sur l'ensemble de la population active salariée et pas seulement sur sa partie productive.

Sur une telle base étriquée, la socialisation des moyens de production et d'échange ne serait que le partage de ce qui existe et non pas un saut qualitatif vers une autre société, saut ainsi décrit par Marx et Engels dans le « Manifeste du parti communiste » :

« A la place de l'ancienne société bourgeoise, avec ses classes et ses antagonismes de classes, surgit une association où le libre développement de chacun est la condition du libre développement de tous. »

Sur une telle base, le projet révolutionnaire paraît utopique sauf à niveler la société, à prôner une sorte de socialisme spartiate qui générerait la pénurie. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si la plupart des membres du réseau sont malthusiens et épousent toutes les thèses réactionnaires des écologistes sur la critique du progrès technique, le besoin de « décroissance » (l'idée est

là, chez Max par exemple, même s'il n'emploie pas le mot). Rappelons que Marx considérait Malthus comme un des adversaires bourgeois les plus déterminés contre le prolétariat.

« Un pays est d'autant plus riche que sa population productive est plus réduite *par rapport* au produit total ; tout comme pour le capitaliste individuel, moins il a besoin de travailleurs pour produire le même *surplus, tant mieux* pour lui. Le pays est d'autant plus riche que la population productive est réduite par rapport à l'improductive, à production égale. Car le chiffre relativement faible de la population productive ne serait alors qu'une façon d'exprimer le degré relatif de la productivité du travail. » (Marx, Théories sur la plus-value, Editions Sociales, Tome I, p. 254)

En même temps, le fait de reconnaître qu'il existe des classes moyennes, que ces classes moyennes sont improductives ne signifie nullement que les révolutionnaires doivent rester indifférents à la vie sociale, au développement et à l'histoire de ces classes qui, par définition, *ne sont pas*, contrairement au prolétariat, des classes révolutionnaires. A l'inverse, la question qui se pose est celle de savoir comment, au moins les « petites » classes moyennes (employés, travailleurs de la distribution et du commerce, petits fonctionnaires...) seront-elles amenées à basculer du côté du prolétariat.

Cette question doit faire l'objet d'un travail approfondi que nous n'avons même pas encore commencé ici. L'important étant d'abord de restituer le cadre théorique dans lequel elle peut être étudiée. Quelques questions particulières peuvent être néanmoins énoncées.

- On a vu plus haut, conformément à la théorie, que le corps du travail productif s'accroît et celui du travail improductif aussi, mais ceci en tendance, et de manière relative. Il y a donc une partie du corps social qui est concerné par les deux aspects, donc ballottée entre deux représentations, deux modes de vie, deux consciences. Il y aurait exploitation en partie et frénésie de la consommation de l'autre (ce qui est le rôle social de la classe moyenne). D'autre part, on a affaire à un pourrissement de la conscience par la marchandise et à une influence de l'idéologie immédiatiste de la classe moyenne sur le prolétariat. Ceci serait donc un facteur à la fois négatif et positif pour la lutte des classes.
- Quelle devra être la tactique du parti communiste (dont nous notons qu'il est le grand absent des débats au sein du réseau) dans l'expression des intérêts du prolétariat au-delà de sa défense matérielle immédiate ?
- Le ralliement des classes moyennes (ou du moins d'une partie d'entre elles) sera possible dans la fournaise d'un mouvement révolutionnaire, mais cela signifiera aussi que dans le mouvement il y aura des éléments hybrides et impurs, important leur idéologie. D'où l'importance de la question du parti qui seul peut forger un être collectif dépassant les différences de classe en son sein, tout en maintenant la force d'une vision historique et de la tradition révolutionnaire du prolétariat. Le prolétariat n'existe que lorsqu'il est constitué en parti politique.
- Dans quelle mesure l'idéologie socialiste petite-bourgeoise, qui est le niveau de conscience le plus élevé que peut atteindre cette classe de par ses seules forces, peut-elle l'amener au seuil d'un ralliement à la théorie du prolétariat ?
- Comment, dans la période de transition sera abordée la question de la répartition des activités, de l'augmentation de la productivité du travail dans les secteurs actuellement improductifs pour le capital, mais socialement utiles (dans le but de diminuer le temps de travail) ? Comment se transformeront les activités improductives pour le capital en activités « productives » pour la société nouvelle ? etc.

Toutes ces questions, et d'autres, sont cruciales pour l'avenir du mouvement révolutionnaire. Elles méritent mieux que des discussions approximatives : un véritable travail théorique d'approfondissement et de développement des concepts de la théorie révolutionnaire.

### **Annexe 1. Commentaire de la citation de la p.10**

« Supposons que, grâce à la productivité de l'industrie, on en soit arrivé à ce que 1/3 de la population seulement, au lieu de 2/3 auparavant, participe désormais directement à la production matérielle. Un tiers fournit désormais les subsistances pour les 3/3, alors qu'avant 2/3 les fournissaient pour 3/3. Avant 1/3 était du *revenu net* (distinct du revenu de l'ouvrier) maintenant 2/3. En faisant abstraction de l'opposition entre les classes, la nation aurait besoin maintenant non plus de 2/3 comme auparavant, mais de 1/3 de son temps pour la production directe. Avec une répartition équitable tout le monde aurait 2/3 de temps à consacrer aux travaux improductifs, aux loisirs. Mais dans la production capitaliste tout paraît contradictoire, tout l'est. L'hypothèse n'implique pas que la population reste stationnaire. S'il y a accroissement des 2/3, il y a également accroissement de 1/3. A considérer *la masse*, un nombre de plus en plus grand pourrait donc être occupé dans le travail productif. Mais relativement, par rapport à la population totale, il y aurait toujours 50 pour cent de moins que précédemment. Ces 2/3 se composeraient alors en partie des détenteurs du profit et de la rente, en partie des ouvriers improductifs (mal payés à cause de la concurrence également), qui aident les premiers à manger leur revenu, mais leur donnent en échange un équivalent en services, à moins qu'ils ne le leur imposent, tels les travailleurs politiques improductifs. On pourrait supposer que – à l'exception des larbins, soldats, matelots, agents de police, fonctionnaires subalternes, etc., maîtresses, garçons d'écurie, clowns, *jongleurs* – ces travailleurs improductifs seraient dans l'ensemble plus cultivés que ne l'étaient précédemment les travailleurs improductifs et que notamment le nombre des artistes, musiciens, avocats, médecins, savants, maîtres d'école, inventeurs, etc. mal payés se serait accru aussi.

Au sein de la classe productive elle-même aurait augmenté le nombre des intermédiaires commerciaux, mais surtout celui des personnes employées à la construction de machines, de chemins de fer, dans les mines ; en outre les travailleurs agricoles occupés à l'élevage, les travailleurs employés à la production de matières chimiques minérales pour les engrais ; aussi le nombre des cultivateurs qui cultivent des matières premières pour l'industrie augmente par rapport à ceux qui produisent des vivres et celui de ceux qui produisent des aliments pour le bétail augmente par rapport à ceux qui produisent des aliments pour les hommes (...) le nombre des ouvriers agricoles diminuera par rapport aux ouvriers de manufacture. Les ouvriers de luxe augmenteront enfin, parce que le revenu, devenu plus grand, consommera plus de produits de luxe. » (Marx, Théories sur la plus-value, Editions Sociales, Tome 1, p. 243-244)

Marx, dans la citation ci-dessus, compare la société à deux moments différents . Dans les deux cas nous avons affaire à une reproduction simple du capital social, c'est-à-dire que l'on suppose que l'ensemble de la plus-value est consommé à des fins individuelles ; aucune fraction de la plus-value n'est accumulée.

Nous pouvons essayer d'illustrer plus précisément l'exemple donné par Marx et les rapports entre les classes que cela induit. Admettons qu'au temps 1 le nombre de prolétaires soit de 10 millions d'individus. Ils représentent les 2/3 de la population employée et donc les autres

classes vivant du surtravail sont constituées de 5 millions d'individus. Il est, bien sûr, supposé, ce que fait Marx dans la presque totalité de ces analyses, que la production capitaliste domine l'ensemble des branches d'activité, nous avons affaire à un capitalisme "pur". Dans ce contexte nous postulons que le salaire moyen du prolétariat et le salaire moyen des autres classes sont identiques, hypothèse plutôt favorable au prolétariat.

Comme la plus-value est entièrement consommée, le rapport entre les classes est équivalent au taux de plus-value. Donc le taux de plus-value s'élève à 5/10 soit 0,5. La plus-value se matérialise exclusivement dans le revenu des autres classes de la société. Si chaque prolétaire travaille 2 000 heures par an, la masse du travail vivant est donc de 2000 x 10 000 000 soit 20 milliards d'heures de travail (20x10<sup>9</sup>). Dans ces 20 milliards d'heures, 2/3 servent à la reproduction de la force de travail de la classe productive et le tiers restant à l'entretien des autres classes. En supposant que la valeur du capital constant (travail mort) soit également de 20 milliards d'heures de travail, la valeur totale de la production serait de 40 milliards d'heures (travail mort + travail vivant).

Quel est le taux de profit ?

Soit  $t$  le taux de plus-value,  $p$  le taux de profit,  $pl$  la masse de la plus-value,  $c$  la valeur du capital constant,  $v$  la valeur du capital variable et  $n$  la composition organique du capital ( $n = c/v$ ). Le travail vivant ( $v + pl$ ) fourni par la classe prolétarienne est reparti de la façon suivante : 2/3 pour  $v$  (la proportion du prolétariat dans la société), soit 13,3 milliards d'heures de travail, et 1/3 pour  $pl$  (la proportion des classes vivant du surtravail), soit 6,7 milliards d'heures de travail. Nous avons donc :

$$n = \frac{c}{v} = \frac{20 \times 10^9}{\frac{2}{3} \times 20 \times 10^9} = \frac{3}{2}, \text{ donc } p = \frac{pl}{c+v} = \frac{\frac{pl}{v}}{\frac{c}{v}+1} = \frac{t}{\frac{c}{v}+1} = \frac{\frac{1}{2}}{\frac{3}{2}+1} = \frac{1}{5} = 0,2$$

Avec un taux de plus-value de 1/2 et une composition organique de 3/2 le taux de profit serait de 20%.

Marx n'envisage pas, de manière générale, une diminution du nombre absolu de prolétaires (ce qui n'empêche pas qu'une telle diminution puisse exister dans telle ou telle branche). Par conséquent, les classes moyennes salariées augmentent comme le veut la théorie, et cette augmentation se fait, conformément également à la théorie, de façon relative par rapport au prolétariat. Cela implique *une croissance tendancielle plus rapide des classes moyennes par rapport à celle des travailleurs productifs*. On peut constater, sur ce point comme sur de nombreux autres la validité intégrale de la prévision de la théorie communiste.

Cela signifie aussi qu'une part croissante de la plus-value est consacrée à l'entretien de ces classes (lesquelles vivent donc sur le dos du prolétariat) tandis que la plus-value elle-même s'accroît, témoignage de l'accroissement de l'exploitation du prolétariat.

Supposons qu'au temps 2 le nombre de prolétaires soit de 12 millions d'individus. Ils représentent maintenant 1/3 de la population occupée contre 2/3 précédemment ce qui suppose que les autres classes comprennent 24 millions d'individus. Tandis que la classe productive s'est accrue de 20% (de 10 millions à 12 millions), les classes moyennes ont été multipliées par près de 5 (de 5 millions à 24 millions). Le taux de la plus-value est désormais de 2, conformément au rapport entre la population improductive et la population prolétarienne (soit  $t = pl / v = (2/3) / (1/3) = 2$ ). Il a donc été multiplié par 4 (de 0,5 à 2). Dans le même temps, la population occupée a plus que doublé, passant de 15 à 36 millions d'individus. Dans ce cas particulier, où l'on compare deux états de la société basés sur la reproduction simple, la part de la plus-value consommée dans la plus-value totale est toujours de 100%. La plus-value supplémentaire obtenue grâce à l'accroissement du taux de plus-value *et* grâce à l'augmentation du nombre de prolétaires (masse de la plus-value) est toujours consacrée exclusivement à l'entretien des classes improductives.

Nous avons donc, dans le temps 2, un progrès de la production capitaliste « qui implique, en même temps qu'une diminution progressive du capital variable par rapport au capital constant, une composition organique toujours plus élevée du capital total. La conséquence immédiate en est que le taux de plus-value s'exprime dans un taux de profit général sans cesse décroissant, que le degré d'exploitation reste inchangé, voire qu'il augmente. (...) Ainsi, la tendance croissante du taux de profit général à la baisse est simplement *une façon, propre au mode de production capitaliste*, de traduire le progrès de la productivité sociale du travail. » (Marx, Le Capital, III, 3<sup>ème</sup> Section. Œuvres, Pléiade t.2, p. 1002).

Quel doit être le niveau de la composition organique pour que le taux de profit baisse ?

Pour que, au temps 2, le taux de profit soit identique à celui du temps 1 (20%) la composition organique doit être égale à :

$$p = \frac{pl}{c+v} = \frac{\frac{pl}{v}}{\frac{c}{v}+1} = \frac{t}{n+1}, \quad np + p = t \quad \text{et} \quad n = \frac{t}{p} - 1.$$

Nous savons que  $t = 2$  et que  $p = 0,2$ . Par conséquent :

$$n = \frac{2}{0,2} - 1 = 9.$$

Par conséquent, pour que le taux de profit baisse la composition organique doit être supérieure à 9. En supposant une composition organique de 10 nous obtenons un taux de

profit de  $p = \frac{2}{10+1} = 2/11$  soit 18% environ. La composition organique a donc, dans nos

hypothèses, été multipliée par plus de 6 (elle était de 1,5 dans le temps 1).

Si nous supposons que la durée et l'intensité du travail demeurent constantes ou que l'augmentation de l'intensité est compensée par une réduction de la durée du travail, nous pouvons en déduire la valeur représentée par le travail vivant. La population prolétarienne fournit 24 milliards d'heures de travail direct. Le capital variable représente 1/3 de cette masse (proportion de la population prolétaire dans la population employée), soit 8 milliards d'heures de travail. En conséquence la plus-value représente un total de 16 milliards d'heures de travail.

Le rapport du travail vivant au travail mort, correspond chez Marx, dans le cas de la reproduction simple, au rapport entre les deux grandes sections du capital productif décrites dans le livre II du « Capital », à savoir le secteur des moyens de production et le secteur de moyens de consommation individuels. En effet, dans la reproduction simple l'échange entre les sections I (moyens de production) et II (moyens de consommation individuels) est donné par l'équation :  $c_{II} = v_I + pl_I$ , où  $c_{II}$  est le capital constant de la section II,  $v_I$  et  $pl_I$  sont, respectivement, le capital variable et la plus-value de la section I. Comme le capital de la section II vaut  $c_{II} + v_{II} + pl_{II}$ , ou  $v_I + pl_I + v_{II} + pl_{II}$ , il s'ensuit que la valeur de la production de la section II est égale à la totalité du travail vivant des 2 sections. La valeur de la production sociale est égale à la somme des valeurs de la production dans les 2 sections. Donc la valeur de la production de la section I est égale à  $c_I + c_{II}$ , c.à.d. à la totalité du travail mort des 2 sections. Il s'ensuit que le rapport entre les 2 sections est égal au rapport du travail vivant au travail mort.

Dans notre exemple, quel est ce rapport ?

Rappelons que dans le temps 1 la valeur correspondant au travail vivant était de 20 milliards d'heures de travail et la valeur du capital constant (travail mort) était aussi de 20 milliards d'heures de travail. Le rapport entre les deux valeurs est donc de 1. Dans le temps 2, vivant le travail vivant représente 24 milliards d'heures de travail. La valeur du capital constant peut

être facilement calculée :  $n = \frac{c}{v}$  et  $c = nv = 10 \times 8 \times 10^9$ , soit 80 milliards. Le rapport entre travail vivant et travail mort est de 24/80, soit 0,3.

Comme nous avons vu, dans le temps 2 la part de la classe productive n'est plus que le tiers de la valeur créée par le travail vivant (24 milliards d'heures de travail), soit 8 milliards. Lors de l'étape précédente (temps 1), elle était de 2/3 de cette valeur (20 milliards d'heures de travail), soit 13,3 milliards. La hausse de l'exploitation a été telle que la valeur absolue de la force de travail sociale a diminué malgré l'augmentation du nombre de travailleurs productifs. Dans cet exemple, qui reproduit strictement les hypothèses posées par Marx dans la citation étudiée, toutes les conditions sont favorables au prolétariat (salaire moyen identique pour la classe productive et improductive, pas de capital constant<sup>i</sup> utilisé par les classes improductives – dans ce cas, il faudrait l'ajouter à la plus-value –). Ces éléments, même s'ils sont liés à un exemple particulier de notre cru, montrent que l'hypothèse de Marx repose sur des conditions extrêmes ; en effet une diminution absolue et structurelle de la masse des salaires, si elle n'est pas, a priori, en contradiction avec la théorie générale de Marx est toutefois une hypothèse dont la réalisation est soumise à des circonstances que l'on peut qualifier d'exceptionnelles.

Dans notre exemple, nous avons supposé une composition organique de 10, cela entraîne une valeur de 80 milliards pour le capital constant et donc une valeur de la production de 104 milliards d'heures de travail ( $c + v + pl = 80 + 8 + 16 = 104$ ). La valeur du capital constant a donc été multipliée par 4 (elle était de 20 milliards auparavant), la valeur de la production par 2,6 (elle était de 40 milliards auparavant), et la valeur créée par le travail vivant par 1,2 seulement (elle était de 20 milliards auparavant). Ces quelques exemples chiffrés suffisent déjà pour illustrer une partie du raisonnement de Marx, à savoir l'augmentation du nombre d'ouvriers engagés dans la production de capital constant d'où aussi l'orientation plus marquée de l'agriculture comme productrice de matières premières, l'augmentation du nombre d'ouvriers employés pour la production de moyens de consommation pour les autres classes et donc aussi de la production de biens de luxe.

Dans l'hypothèse de Marx, non seulement le niveau de vie moyen n'est pas abaissé, mais il a tendance à s'élever comme en témoignent les perspectives sur l'élevage et donc sur la consommation de viande, ainsi que l'augmentation des produits de luxe. Dans ces conditions, on peut supposer que le niveau de vie du prolétariat augmente également (la hausse du salaire réel, sans pour autant que le taux de plus-value baisse, est également une possibilité ouverte par la subordination réelle du travail au capital). Dans cette hypothèse, le niveau de la productivité aura donc fait un saut extraordinaire.

Dans cet exemple, toute la plus-value additionnelle sert à entretenir la population improductive, ce qui se traduit par une augmentation considérable de la classe moyenne. Il s'agit donc de l'augmentation maximum possible pour une augmentation donnée de la plus-value<sup>ii</sup>. Sinon, pour obtenir un tel rapport entre les classes productives et improductives, il faut envisager un accroissement de la plus-value et de la productivité du travail encore plus importante que celle qui est supposée ici.

Ici, au temps 1, la population improductive était de 5 millions d'individus, pendant que dans l'état 2 elle est de 24 millions, soit une croissance de 380%. La masse de plus-value était d'environ 6,7 milliards d'heures de travail. Au temps 2, elle se monte à 16 milliards dans le temps 2, soit une croissance de 140%.

De ce point de vue les taux de croissance ne sont pas égaux. Si on compare les variations des éléments étudiés d'un strict point de vue quantitatif, on peut observer que le taux de croissance de la plus-value est identique au taux de croissance de la *population totale*, qui est passé de 15 millions d'individus à 36 millions, soit 140%.

Cet exemple, quelles que soient les hypothèses restrictives qu'il comporte, est particulièrement instructif sur la façon dont Marx prévoit l'évolution sociale : productivité

accrue du travail qui se traduit par une diminution relative mais non absolue du prolétariat. Ici, ce recul relatif peut être tel que le prolétariat, dans cet exemple, ne représente plus la majorité de la population employée.

Par ailleurs, la citation souligne bien que le progrès de la productivité du travail se traduit par les faits suivants :

- 1/ l'augmentation du nombre des ouvriers employés dans la production de capital constant.
- 2/ la diminution relative et, la plupart du temps, absolue du nombre d'ouvriers agricoles.
- 3/ l'activité de l'agriculture relève toujours plus du département I : le département des moyens de production.
- 4/ l'élevage se développe.
- 5/ idem pour les industries nécessaires à l'agriculture (engrais, etc.)
- 6/ idem pour la production de luxe.

Ces modifications dans la composition de la population productive traduisent un fort accroissement des forces productives du travail et la possibilité tout comme la nécessité, sur la base de la production capitaliste, d'une classe moyenne dont les composantes les plus modernes citées ci-dessus ont trait notamment au développement de la science (savant, inventeur, maître d'école) faisant pendant à l'ingénieur, au technicien de la population productive dont Marx parle à propos de l' « atelier collectif », de l' « ouvrier collectif » de la soumission réelle du travail au capital. Marx cite également des professions intellectuelles diverses, notamment liées aux loisirs (clowns, jongleurs, musiciens, artistes...). Il faudrait y ajouter, elles ne sont pas citées ici, les professions liées à la sphère de la circulation du capital dont Marx va faire l'analyse dans le livre III du capital. A ces fractions plus modernes s'ajoutent des éléments plus classiques, fonctionnaires, armée, domesticité, etc.

Comme on le voit, la composition sociale des pays capitalistes développés au début du 21<sup>ème</sup> siècle s'écarte bien peu de ce qui avait été prévu par Marx dans les années 1860. Alors que Bernstein analysait le développement des classes moyennes salariées comme un démenti à la théorie de Marx, nous y voyons au contraire un témoignage de plus de la puissance et de la validité de la théorie révolutionnaire !

---

<sup>i</sup> D'un strict point de vue scientifique, les concepts de capital constant, capital variable, etc. ne s'appliquent pas au travail improductif. Cela fait partie du développement de la théorie révolutionnaire de forger des concepts ad hoc pour rendre compte de ces phénomènes dont les conséquences théoriques et pratiques sont considérables (par exemple le « capital constant » utilisé de façon improductive – exemple, l'ordinateur du comptable ou du commercial – est défalqué de la plus-value).

<sup>ii</sup> En effet, nous avons admis une valeur de la force de travail moyenne identique pour les prolétaires et les autres classes. Or, même si l'on peut attendre un rapprochement relatif des conditions de vie entre le prolétariat et une grande partie de la classe moyenne avec le développement du mode de production capitaliste, le niveau de vie moyen des classes supérieures sera plus élevé. Par conséquent, pour une masse de salaire identique, plus d'ouvriers seront employés relativement à la classe moyenne.

D'autre part, l'exemple de Marx repose sur deux moments de la société connaissant la reproduction simple du capital. Si la « composition organique » au sein du travail improductif augmente, la part de « capital constant » augmente aussi. Nous ne discutons pas ici des modalités de la transition d'un moment à l'autre.